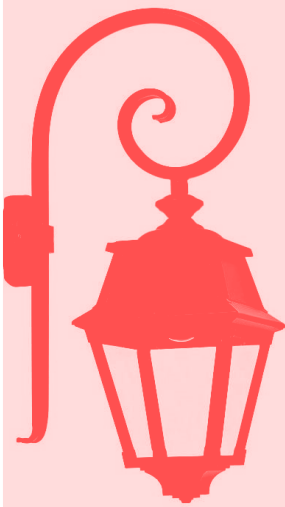


N°222

Une Lanterne



Evangile des Rameaux

selon saint Matthieu (Mt 21, 1-11)

Approchant de Jérusalem,

Jésus et ses disciples, arrivèrent en vue de Bethphagé, sur les pentes du mont des Oliviers. Alors Jésus envoya deux disciples en leur disant : « Allez au village qui est en face de vous ; vous trouverez aussitôt une ânesse attachée et son petit avec elle. Détachez-les et amenez-les moi. Et si l'on vous dit quelque chose, vous répondrez : 'Le Seigneur en a besoin'. Et aussitôt on les laissera partir. » Cela est arrivé pour que soit accomplie la parole prononcée par le prophète : *Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui vient vers toi, plein de douceur, monté sur une ânesse et un petit âne, le petit d'une bête de somme.* Les disciples partirent et firent ce que Jésus leur avait ordonné. Ils amenèrent l'ânesse et son petit, disposèrent sur eux leurs manteaux, et Jésus s'assit dessus. Dans la foule, la plupart étendirent leurs manteaux sur le chemin ; d'autres coupaient des branches aux arbres et en jonchaient la route. Les foules qui marchaient devant Jésus et celles qui suivaient criaient : « Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » Comme Jésus entra à Jérusalem, toute la ville fut en proie à l'agitation, et disait : « Qui est cet homme ? » Et les foules répondaient : « C'est le prophète Jésus, de Nazareth en Galilée. »

Il est fort probable, écrit François BOVON, que l'arrivée de Jésus à Jérusalem, se soit passée sans faste ni publicité : vu le contexte de l'époque, les romains seraient vite intervenus ! Ce sont les premiers chrétiens qui en ont fait une entrée triomphale. Les rédacteurs ont construit toute une mise en scène calquée sur les manifestations glorieuses des souverains de Mésopotamie, lors de leur arrivée dans leurs villes. On avait ainsi conçu une cérémonie particulière dite « épiphanie » (manifestation triomphale) ou « parousie » (arrivée triomphale), où le peuple acclamait son roi. Les termes d'*épiphanie* ou de *parousie* ont reçu, dans le cadre du christianisme, un usage particulier (qui a occulté le sens originel) : l'*Epiphanie* est réservée en Occident à la visite de mages pour reconnaître la souveraineté de Jésus, et la *parousie*, à sa venue triomphale, en tant que Souverain de l'univers, au dernier jour.

Dans l'Orient ancien, l'épiphanie d'un roi dans une ville de son domaine, donnait lieu à une cérémonie où tous étaient invités, pour attendre avec ferveur son arrivée, couvrir le sol de feuillages et de tapis, l'acclamer par des chants.... Lorsqu'Alexandre-le-Grand connut ce faste babylonien, il adopta ce cérémonial : les textes anciens parlent, avec ces termes, de son épiphanie triomphale lorsqu'il entra à Babylone. Ce cérémonial a ensuite été repris par la plupart des souverains qui cherchaient à faire valoir leur puissance et se faisaient acclamer, lorsqu'ils entraient à cheval dans leur ville. Ce cérémonial qu'ont vu les déportés a été rajouté dans les textes bibliques à leur retour d'exil : ainsi l'épiphanie de David après sa victoire sur les Philistins, ou lors de l'arrivée de l'Arche à Jérusalem ! Il a été repris ici par les rédacteurs évangéliques pour composer cette scène de l'arrivée de Jésus à Jérusalem.

Mt nous fait quitter la Galilée, cadre des enseignements, des guérisons et de la manifestation du fils de Dieu, pour Jérusalem, lieu des dirigeants du peuple juif et du Temple - supposé abriter la présence de Dieu -. Dans ces lieux où l'on s'attend à voir s'accomplir la promesse messianique attendue depuis des siècles, va se déployer la crise, écrivent Colette & Jean-Paul Deremble, c'est un moment décisif !

Pour les chrétiens, Jésus étant le Messie, son arrivée à Jérusalem qui a été normale et effacée (peut-être était-il au plus attendu par quelques sympathisants) a été relue comme l'entrée du Roi-Messie dans sa ville. Les évangélistes ont alors utilisé les rites des entrées triomphales des souverains dans leurs capitales, le tout habillé de textes de l'Ancien Testament !

Ainsi, l'approche de la ville se fait par le mont des Oliviers, car c'est le décor nécessaire à la reconnaissance du Messie, selon l'interprétation juive de Zacharie 14,4 : *En ces jours-là, ses pieds se poseront sur le mont des Oliviers, en face de Jérusalem...* Mais, sous l'influence de ce prophète, les évangélistes vont faire de cette entrée l'image du triomphe de l'humilité, selon Zacharie 9,9-10, que Mt est le seul à citer : *Tressaille d'allégresse, fille de Sion ! Pousse des acclamations, fille de Jérusalem ! Voici que ton roi s'avance vers toi ; il est juste et victorieux, humble, monté sur un âne – un ânon tout jeune. Il supprimera d'Ephraïm le char de guerre et de Jérusalem, le char de combat. Il brisera l'arc de guerre et il proclamera la paix pour les nations.* Mais comme il a l'habitude de le faire, Mt réduit le texte et le modifie : *Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui vient vers toi, plein de douceur, monté sur une ânesse et un petit âne, le petit d'une bête de somme !* On notera le changement « sur un âne, un ânon tout jeune » par « sur une ânesse et un petit âne, le petit d'une bête de somme ». Par là, Mt veut nous faire remonter à un passage de la Genèse qui a influencé Zacharie.

Car, après l'exil, dans des perspectives messianiques, un passage a été ajouté à la Genèse, qui dit que Jacob avant de mourir avait annoncé que le pouvoir ne quitterait plus la tribu de Juda *jusqu'à ce que vienne le pacificateur à qui les peuples doivent obéissance. Lui qui attache son âne à la vigne et au cep, le petit de son ânesse (Gn 49,10)*. L'influence de ce texte s'explique par le fait que Mt veut montrer que Jésus est bien le descendant de la lignée davidique. Du coup, la Tradition va jusqu'à lui faire donner l'ordre de détacher [l'ânesse et] l'ânon comme s'il(s) attendai(en)t en quelque sorte ce geste du Messie, depuis le temps patriarcal. Selon cette idéologie royale, les rédacteurs n'ont pas hésité à faire parler Jésus de lui-même comme étant le Seigneur (titre de souveraineté), et pour la 1^o fois à lui faire donner des ordres avec l'autorité d'un chef, dictant même les questions et réponses à ses sujets. *[Voilà pour l'évangile des « Rameaux » !]*

La Passion selon St Matthieu.

La forme littéraire de la Passion est copiée sur la forme antique de la Tragédie grecque qui vise à faire vivre le drame de l'intérieur plutôt que de l'entendre mentalement. La dynamique du récit (que les grecs appelaient *catharsis*, car il emporte le spectateur ou l'auditeur pour purifier sa violence intérieure) doit canaliser les émotions, pour les libérer, les transfigurer.

Selon ce procédé antique, la Passion a une unité de lieu (Jérusalem) et une chronologie serrée (on a du mal à concevoir deux procès la nuit !), qui finit au rythme de toutes les trois heures, pour accentuer l'effet dramatique. Les personnages ajoutés au drame (la femme de Béthanie, une servante, Caïphe, Pilate, Barabbas, un centurion, Joseph d'Arimatee, ...) sont comme des tableaux d'humanité, représentant des profils théologiques et évoquant d'anciens récits bibliques. A ces personnages, comme dans la Tragédie antique, répondent des chœurs : les grands prêtres, les scribes, les foules, les soldats. Il y a aussi des témoins silencieux : cela fait partie de la mise en scène.

Les deux procès que va vivre le Jésus de la Passion sont à mettre en parallèle avec le face-à-face épique de David et de Goliath ; ici, de l'humble Galiléen et de la machine toute puissante des sphères politiques et religieuses juives. Mais avant de prendre la forme littéraire d'une tragédie grecque, la Passion a sans doute été une sorte de « *haggadah* », un récit comme celui que les juifs lisaient au cours du repas pascal *pour faire mémoire des gestes sauveurs de Dieu* dans l'histoire. Les premiers chrétiens ont fait pareil, pour faire mémoire de la Pâque de leur Seigneur !

Le récit primitif de la Passion que nous a transmis Mc, parle du salut apporté par Jésus, à travers la trahison de David par Absalom, l'abandon du prophète Jérémie par les siens, la dérision du Serviteur souffrant d'Isaïe, le sacrifice d'Isaac, l'enfouissement de Jonas pendant trois jours dans le ventre du gros poisson. Mt, avec son érudition, ne fait qu'amplifier ce travail de relecture du passé pour éclairer le scénario de la mort de Jésus : Genèse, Exode, Psaumes, Zacharie, Jérémie, Livre de la Sagesse, nourrissent ce texte magnifique. Plus que jamais la technique du Midrash (Cf. Lanterne 203, p.2) guide Mt. Qu'en est-il dans ces conditions, du déroulement objectif de l'événement ? Il faut se résoudre, comme tant d'exégètes modernes, à n'en savoir rien d'assuré, ou presque, car tout ce qui concerne les derniers heures de Jésus nous est parvenu à travers un filtre littéraire, spirituel, et culturel, car composé à Jérusalem pour le culte, à la lumière de Pâques, 30 ans après.

Mt suit Mc de près, tout en ajoutant des touches personnelles significatives qui lui sont propres : 1 : la mort de Judas par pendaison ; 2 : le songe de la femme de Pilate ; 3 : Le gouverneur romain qui se lave les mains ; 4 : le quatrain poétique après la mort de Jésus ; 5 : la demande et la mise en place d'une garde de soldats devant le tombeau.

La mort de Judas (27,3-10)

Matthieu est le seul à relater cet épisode. Il veut montrer que les grands prêtres et les anciens du Peuple ont tué un innocent et il le fait dire ici à Judas. Les chefs (sauf les scribes !) ont condamné un innocent, selon le Ps 94,21 : *ils déclarent coupable une victime innocente*. De plus, en traçant une séquence parallèle au reniement de Pierre, Matthieu dessine une opposition théologique entre les deux apôtres. La pointe du récit vise en effet la question de la faute et du pardon. Judas veut réparer en rendant l'argent. Mais l'A. Testament dit que vendre un innocent est un crime impardonnable : *A cause du sang innocent qu'avait répandu Manassé, Yahvé ne voulut pas pardonner !* (2 Rois 24,4). Deutéronome 27,25 dit : *Maudit qui accepte un paiement pour frapper à mort un sang innocent !*

Pris dans ce système archaïque, les grands prêtres sont dans une totale impuissance pour effacer la faute de Judas, ils ne peuvent que l'abandonner à sa culpabilité, à son isolement : « *Que nous importe ? Cela te regarde ! (= C'est ton affaire !)*. Pourtant, Judas fait son acte de contrition : « *J'ai péché !* » Mais, à la différence de Pierre, il n'aura pas le regard de Jésus manifestant le pardon donné, et s'il se supprime, c'est parce qu'il reste dans le remords. On a fait de lui, le traître, le renégat, ... pourtant le pardon lui est donné, et lui sera manifesté de « l'autre côté », car l'amour pardonne tout. Je vous transmets cette interprétation donnée par un moine bénédictin de Landevennec lors de la retraite d'avant l'ordination : « Pierre a été choisi comme Berger du troupeau pour manifester la force du pardon face à son reniement, si Judas ne s'était pas suicidé, Jésus l'aurait pris au nom du pardon parce qu'il avait fait pire : il l'avait trahi ! »

L'histoire des « trente pièces » est intéressante. Ex 21,32 en fait la somme pour le prix d'un esclave. Mais c'est à Zacharie (11,12) que Matthieu nous renvoie : « *Je leur dis : Si vous le trouvez bon, donnez-moi mon salaire ; sinon, ne le faites pas. Ils pesèrent pour mon salaire trente pièces d'argent. Le Seigneur me dit : Jette-le au potier, ce prix magnifique auquel ils t'ont estimé ! Je pris les trente pièces d'argent, et je les jetai dans la Maison de l'Éternel, pour le potier.* » La fin de l'histoire de Judas est construite sur ce modèle. Le prix de Jésus, Judas le jette dans le Temple d'où il provient. Mais les prêtres l'utiliseront pour un achat hors du Temple afin que celui-ci ne soit souillé par cette somme !

Matthieu dit que Judas est sorti aussitôt pour se pendre, alors que les Actes (1,18) nous donnent une autre version selon laquelle il meurt le ventre éclaté. Si Matthieu prend ici le thème de la pendaison, c'est pour nous renvoyer au 2^e livre de Samuel qui donne l'unique cas de pendaison de l'A. T. : Ahitophel était conseiller de David. Lorsqu'Absalon se rebelle contre son père, il fait venir Ahitophel qui trahit alors David et conseille à Absalon d'attaquer son père pour le tuer. Mais le plan n'aboutit pas, et Ahitophel se suicide par pendaison. En choisissant ce modèle, Matthieu surligne la noirceur de Judas.

L'intervention de la femme de Pilate (27,19)

Ce micro-récit a bien peu de chances d'appartenir à l'histoire : Mc n'en parle pas, aucune tradition non plus. Ensuite, les historiens font remarquer que les femmes des officiers ne suivaient pas leurs époux dans leurs déplacements mais restaient à leur résidence. La Résidence de Pilate était à Césarée, il ne venait à Jérusalem que pour la Pâque à cause des risques de rébellion. Comme Judas avait déclaré Jésus innocent, c'est à une femme que Matthieu confie de dire ici le titre essentiel de Jésus : elle le dit « juste ». Elle est avertie en songe de cette révélation (le songe est un trait typique de Matthieu). Il faut aussi noter que c'est une païenne qui est émue de compassion, et non une juive.

Le gouverneur se lave les mains (27,24)

Encore un épisode ajouté par Matthieu, (comme les efforts que fait Pilate pour sauver Jésus).

Ce passage a une portée politique : il vise à déculpabiliser les romains ! Si le Ps 26,6 dit : « *Je lave mes mains en signe d'innocence* » Matthieu se réfère aux paroles du juge dans l'histoire de Suzanne (Dt 13,46) : *Je suis innocent du sang de cette femme*. Le geste s'inspire du Deutéronome 21,6, qui dit que l'on ne peut rester avec la trace du sang innocent, et qu'il faut se laver les mains pour cela. Quoiqu'il en soit, on voit mal Pilate connaître suffisamment la culture juive au point de faire siens les préceptes juifs de purification ! On notera la ressemblance des paroles entre Pilate et les grands prêtres : « *Cela te regarde... Cela vous regarde !* » Pilate renvoie les juifs à leur vision de la justice divine. Les juifs sont ici visés dans la responsabilité de la mort de Jésus, tandis que les romains (Pilate) s'en sortent bien !

Le quatrain poétique (27, 51-54)

A l'instant où Jésus meurt,

voilà que, violemment et totalement (de haut en bas), *le voile du Temple est déchiré*. Le verbe est au passif, supposant que l'auteur de la déchirure est Dieu. (les exégètes parlent de *passif divin*). Ici, nous est signifiée la fin de la présence de Dieu dans le Temple de Jérusalem, la fin d'une religion et le commencement d'une autre. Dieu n'habite plus un lieu particulier : il réside en chaque homme. Cela a été annoncé lors de la Cène où Jésus s'est donné à ingérer à tous, Judas compris. C'est une révolution considérable qui signe la fin de la fixation du divin dans des sanctuaires, la fin en quelque sorte de la religion, en ce sens où elle sacralise des espaces et des gestes. Seul est sacré le partage que chacun fait de soi à son prochain !

Il est propre à Matthieu d'insérer ici, entre la mort et la mise au tombeau de Jésus, *la résurrection de nombreux saints*. C'est la force de la théologie de Matthieu que d'articuler à la mort de Jésus, la vie nouvelle qui surgit pour le monde. C'est par un langage poétique, évocateur, que Matthieu symbolise ce renversement, ce surgissement. Les verbes sont encore au passif, signe de la puissance divine à l'œuvre. Le style littéraire a changé, nous sommes face à un hymne en quatre phrases ! La source de Matthieu est à chercher dans la vision des ossements desséchés d'Ezéchiel 37,12-13 : « *Voici ...vous saurez que je suis le SEIGNEUR quand j'ouvrirai vos tombeaux, et que je vous en ferai remonter, ô mon peuple. Je mettrai mon souffle en vous et vous vivrez ; je vous établirai sur votre terre.* »

Le tremblement de terre, dans l'A. Testament, dit la puissance de la manifestation divine, et *l'image des rochers qui se fendent*, y est largement utilisée pour décrire l'irruption divine dans l'histoire des humains. Mais si Matthieu reprend ici ces images et ce langage évocateur, c'est parce qu'il sait que ses lecteurs (d'origine juive) ne les prendront pas à la lettre. Ce qui est dit là, est lourd de signification : A peine « mort », Jésus est relevé, puisque son relèvement entraîne celui des saints. Il ne faut plus attendre la fin des temps, « le dernier jour », le relèvement - la résurrection - a lieu dès l'aujourd'hui de la mort. On notera cependant la difficulté de Matthieu à déployer le texte d'Ezéchiel, et sa pensée ... car selon la foi chrétienne exprimée par Paul, c'est la résurrection de Jésus qui entraîne celle des humains. Dans cette perspective, Matthieu rectifie sa pensée en un second temps, en disant que les saints sortiront de leurs tombeaux, après la résurrection de Jésus, selon la foi établie, qui la place au jour de Pâques !

Il ne faut pas, non plus, prendre à la lettre le fait que les *ressuscités* entrèrent en ville et apparurent à certains ! Rentrer en ville veut rejoindre l'affirmation d'Ezéchiel du retour au pays. Jésus conduit l'humanité sur la « terre de Dieu ». Il libère la sainteté humaine. La résurrection de Jésus fait de lui l'initiateur d'une humanité renouvelée, régénérée par son passage en Dieu. Une humanité qui, désormais, n'est plus prisonnière du Shéol (du domaine de la Mort).

A l'instant de la mort du Christ, ce sont les soldats romains, des gardes sans culture, des païens voués aux choses de la guerre, des hommes habitués à la violence, des représentants d'un pouvoir détesté, ce sont eux qui « voient ». C'est encore la parole d'Ezéchiel qui inspire ici Matthieu : *Alors vous connaîtrez que je suis le Seigneur !*

Devant le refus notoire d'Israël d'adhérer à la foi chrétienne, c'est à un homme issu du paganisme et ennemi du peuple israélite - que symbolise le Centurion, que Marc, Matthieu et Luc confient la profession de foi première. (A l'époque où ils écrivent, les païens entrent dans l'Eglise !). Mais, il semble plus qu'improbable qu'au moment de la mort de Jésus, le Centurion et les soldats de garde, aient pu prononcer les paroles : *Vraiment, celui-ci était fils de Dieu !* Car ils ne pouvaient avoir la signification de cette expression purement sémitique. Matthieu à la suite de Marc (et plus tard Luc) anticipent la foi future des païens, en la plaçant déjà ici, au moment de la mort de Jésus.

La garde du tombeau, est encore une particularité de Matthieu. Cette séquence joue un rôle polémique : l'évangéliste y introduit les Pharisiens, jusque-là absents, et les implique dans cet épisode inattendu. Ce que l'on sait (ce qui explique cela) c'est qu'à l'époque de Matthieu, l'hostilité entre chrétiens et Pharisiens a atteint le seuil de l'intolérance. Les juifs ont très probablement dû faire courir le bruit d'un enlèvement du cadavre de Jésus. Matthieu anticipe et place ces « bruits » dès la mise au tombeau de la dépouille de Jésus et ajoute là une garde de la tombe pour contrecarrer les bruits. Mais, la pointe est subtile : Matthieu fait dire aux Pharisiens, une phrase empruntée à Osée qui annonce la résurrection. L'évangéliste disculpe encore une fois les romains et fait les pharisiens organiser à Jésus, malgré eux, une sépulture ... selon les honneurs royaux de l'époque !

Homélie Rameaux / Passion 2020 (pas de rassemblement communautaire)

Alors que débute la Semaine sainte, n'oublions pas, malgré nos confinements, que nous entrons dans la grande œuvre de Dieu, telle une symphonie, celle de l'amour ! Deux extraits de l'Évangile de Matthieu, ce dimanche : Le prélude et le cœur de la sonate. Dimanche prochain, ce sera la finale, éblouissante, grandiose, dont le point d'orgue dure encore ! Et, de même que, dans beaucoup d'œuvres musicales, le thème du début, est repris dans le final, amplifié, éclatant, de même, l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem annonce déjà sa victoire triomphale que nous fêterons humblement chez nous, mais avec confiance à Pâques !

Quant à cette foule qui acclame Jésus, elle est l'image de celle de l'Apocalypse de Jean, immense, innombrable, dont chaque membre, palmes à la main, chantent en chœur les louanges de Dieu et de l'Agneau vainqueur !

Mais entre le prélude et la finale, il y a le corps de l'ouvrage fait de plusieurs mouvements qui composent ce que la tradition appelle la Passion du Christ, savamment orchestrée par les évangélistes, avec, chacun, sa touche personnelle !

N'oublions pas que le récit de la Passion est le fruit d'une relecture qui s'est faite durant les années qui ont suivi les événements ! Pour les premiers chrétiens, à commencer par les disciples, la mort de Jésus fut d'abord un échec. Il leur a fallu du temps avant de faire le deuil de l'idée du Messie juif qui devait prendre le pouvoir, chasser les romains et régner sur Israël... sinon sur le monde ! Il leur a fallu des mois et des mois avant de s'en remettre... avant que les Écritures viennent ouvrir une brèche dans l'impasse apparent de cet échec.

C'est la relecture de ces textes, éclairée par l'Esprit Saint, qui a amené l'Église naissante à découvrir que Dieu s'était investi dans le chemin que les hommes ont choisi de faire vivre à Jésus et qui l'a mené à la mort. Il s'y est investi pour en faire un chemin de révélation. Dieu n'a donc pas choisi de faire mourir son Fils, mais de l'accompagner jusqu'au bout. En lui, par lui, Dieu a assumé ce chemin de croix, ce chemin de mort, que les responsables juifs et le gouverneur Pilate ont fait vivre à son Fils.

Mais en le ressuscitant, en l'exaltant dans la gloire, Dieu a fait de ce sentier de mort, le chemin qui révèle notre salut, il en a fait une parole pour nous dire que nous étions sauvés de La Mort. Alors, en s'inspirant en grande partie d'extraits des Écritures, et sur quelques rares témoignages épars, on a pu écrire des bribes de textes qui, réunis, donnèrent un premier récit de la Passion pour les célébrations liturgiques pascales, d'abord à Jérusalem puis dans le monde romain de l'époque. Marc l'a retravaillé ensuite, Matthieu, plus tard, a fait de même.

Au seuil de cette Passion, le récit fait dire à Jésus : « Que ta volonté soit faite ! ». C'est aussi ce que nous disons quand nous prions le « Notre Père » ! Cela ne veut pas dire que nous accepterions, comme des esclaves, un destin écrit par avance, il n'y en a pas ! Cela signifie que nous assumons la réalité, si dure soit-elle, si douloureuse soit-elle parce qu'elle est là et incontournable si nous voulons aller jusqu'au bout de ce que nous pouvons vivre.

Croyants, c'est quand nous acceptons, non sans angoisse, d'aller, avec la prière, jusqu'au bout de notre possible humain, que Dieu ouvre une brèche sur l'au-delà de nous-mêmes ! C'est quand, avec la prière, nous donnons le meilleur de ce que nous sommes pour affronter la dure réalité, que Dieu donne le meilleur de lui-même : non seulement sa présence silencieuse remplie de sa force, de sa tendresse et de sa paix, mais aussi, *in fine* : sa Vie !

Dans ces moments difficiles que nous vivons, n'oublions jamais, qu'après le nuit, surgit une aube toujours nouvelle, et qu'après le jour sombre et dépressif du samedi saint, il y a eu, il y a et il y aura toujours, l'espérance lumineuse de Pâques, à laquelle nous devons nous accrocher, nous agripper, nous river coûte que coûte !